

BRUNO JEANDIDIER

ILLHÉOU

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042527211

Dépôt légal : février 2026

Prologue d'Ilhéou

La fraîcheur de l'aube et la condensation qui perle sur ma toile de tente et plonge en fines gouttelettes sur mon duvet, tentent de m'extraire de la torpeur matinale. Le sol pierreux et inconfortable meurtrit mon corps endolori par les douze heures de marche parcourues la veille sac à dos, sur un tronçon du GR 10 qui traverse les Pyrénées de cols en vallées, de cimes en lacs d'altitude, de l'Atlantique à la Méditerranée. La lumière qui filtre au petit jour dans l'espace minimaliste de ma tente est grise et floue. J'esquisse un mouvement vers l'étroite porte de celle-ci et fais glisser la fermeture éclair qui la condamne. Les chaudes couleurs du soleil couchant entrevu la veille sur un paysage chaotique de rochers et d'éboulis égayé par un lac miniature sur lequel venait baver un névé, ont laissé place à un gris uniforme humide et ouaté, perdu entre ciel et terre. La montagne estivale et riante, qui m'invite au voyage solitaire et à l'apaisement loin de la frénésie du travail et des soucis familiaux, s'est muée au cours de la nuit en un univers fantomatique et spectral où je perds mes repères aussi bien géographiques que thymiques. Je ne discerne ni le lac d'Ilhéou situé de mémoire à seulement quelques mètres de mon bivouac, ni l'horizon entre ciel et terre confondus dans une uniformité où seuls mes pas pourront distinguer l'amont qui s'annonce de l'aval parcouru le jour précédent.

J'ai entamé la veille au soir cette montée vers le col d'Ilhéou, situé à quelques heures de marche de la station de Cauterets, célèbre étape pyrénéenne du Tour de France.

J'aime marcher tôt le matin dès l'aurore, après avoir empaqueté mon équipement ascétique, à cette heure où nul autre randonneur ne vient distraire ma solitude choisie, où je ressens profondément que ce monde a été dessiné pour

que je l'habite en pleine conscience, où le temps de quelques heures, j'ai l'illusion qu'il n'a été dessiné que pour moi. Je monte vers ou descends d'un col de préférence à cette heure matinale, d'un pas ample et régulier, et savoure le sifflement d'une marmotte, l'ombre d'un rocher dessinée par le soleil rasant avant que celui-ci ne prenne son envol et la dissipe, le parfum de la rosée matinale d'où filtrent des effluves de thym. À cette heure mes muscles et mes articulations enraidis par la marche de la veille et une nuit spartiate se réveillent rapidement, confiants dans la force nouvelle que ces quelques heures de sommeil ont permis de régénérer.

J'aime ces heures de la journée, entre neuf et dix-huit heures, où il paraît banal de marcher, mais où je croise parfois un de mes congénères, le temps d'un sobre salut de la tête ou d'un bonjour murmuré et concédé par notre souffle éprouvé par l'effort. Nous partageons dans un écho silencieux la chance que nous avons d'habiter, parcourir et déguster cette terre. Je leur cache jalousement les heures qui les ont précédées où j'ai égoïstement redoublé ce bonheur en solitaire. Je rêve secrètement de croiser l'un d'entre eux au cours de ces premières heures pour qu'il me dise d'un simple regard sa joie de partager ce privilège avec moi.

J'aime marcher à ces heures de fin de journée où il paraît être déraisonnable de prolonger le banal effort quotidien en raison de l'heure tardive et de la fatigue accumulée qui les ont précédés. En fin de journée le pas est plus lourd, plus lent, moins assuré. Une sourde lassitude s'entremêle à un sentiment de vanité et d'inutilité de cette marche sans but, sans objet, sentiment renforcé par la solitude librement choisie. Les rayons du soleil sont moins ardents, la soif moins vive, la sueur moins astringente. La marche est plus machinale, mais aussi plus déterminée. Les muscles sont anesthésiés par l'effort de la journée, comme la peau le devient au bout de quelque brasse après la brève morsure du froid lorsque je me glisse dans l'eau hivernale de l'Atlantique en Bretagne. Une mystérieuse ivresse se fait jour et me propulse vers le prochain col, le prochain lac, où j'installerai mon bivouac. Une force tranquille recrutée dans des ressources que je ne

soupçonnais pas m'invite à poursuivre ma progression alors que le soleil décline et que le crépuscule me guette. Les rares congénères que je dépasse, attardés après un frugal repas sur le seuil de leur tente, guettent le soleil couchant et regardent passer devant eux l'énergumène avec une lueur d'indifférence, de perplexité et d'incrédulité où affleurent des soupçons d'inquiétude et de jalousie. Je les salue silencieusement. Je m'abandonne enfin au repos bien mérité quelques kilomètres plus loin, au bord d'un lac, ou de préférence sur l'esplanade d'un col afin de pouvoir, enfoui au fond de mon duvet, contempler les derniers rayons du soleil sur un versant le soir et me laisser réveiller par les premiers rayons du matin sur le versant opposé le lendemain. Dans mon bivouac solitaire, je m'effondre épuisé dans un sommeil réparateur, comblé par le jour qui s'enfuit et par la promesse de celui qui s'annonce.

Ces heures de montée vers le lac d'Illhéou la veille au soir, font partie de ces heures rares et précieuses où l'ivresse de cet effort prolongé et solitaire me donne l'impression et l'illusion d'habiter pleinement la terre et de jouir sans entrave de cette vie que mes parents m'ont confiée au jour de ma naissance. Dans la pénombre naissante, pour faire étape au bord du minuscule lac d'Illhéou, je me suis écarté du sentier de grande randonnée d'une centaine de mètres, prenant bien soin de repérer les marques rouge et blanche qui le jalonnent et le dessinent, en vue de retrouver facilement mon chemin le lendemain. Niché au creux d'un éboulis de rochers d'allure hostile, j'ai découvert tout au bord de ce lac un minuscule tertre caillouteux parsemé de quelques touffes d'herbe graciles où j'ai planté ma tente. Je me suis baigné dans l'eau glacée et presque noire à cette heure en lisière des névés, pour me rafraîchir et m'y débarrasser de la moiteur salée accumulée sur ma peau par les longues heures d'effort sous le soleil pyrénéen. Après un dîner ascétique fait de pain de saucisson et de Comté, je me suis blotti dans mon duvet, enroulé dans la pénombre lugubre et minérale.

Dans une extase un peu béate avant de sombrer dans le sommeil, je savoure mon privilège, ma liberté chérie, celle de

pouvoir parcourir le monde à mon rythme, celle de dessiner un sillage au gré des rencontres qui m'ont été offertes, celle de pouvoir goûter chaque instant. J'ai conscience qu'il m'est relativement facile de marcher, car je crois savoir d'où je viens et où je pourrais guider mes pas le lendemain. La mémoire vivante des petits bonheurs passés n'oublie pas les errances, les doutes et les peurs qui les ont jalonnés. Ma curiosité et mes désirs qui me rendent avide, mais aussi patient d'avenir, se nourrissent de cette mémoire qui m'invite pleinement au présent. En cet instant, je n'oublie pas mes enfants, maintenant tous les trois trentenaires, qui se débattent avec une mémoire troublée par l'adoption et donc l'abandon qui l'a précédée, une mémoire meurtrie par la dislocation de leur famille adoptive quelques années plus tard, et qui peinent à imaginer des chemins d'avenir, trébuchent souvent au quotidien sans pour autant, semble-t-il, en tirer une expérience qui les protège de futurs écueils. Je pense à mon aîné, Sofiane, toujours en quête passive d'identité, après avoir pendant quelques années entretenu l'illusion de ne pouvoir parcourir un avenir qu'à la condition exclusive et préalable de se fondre dans un passé marbré, entre mythes et réalités.

Hier soir au bord du lac d'Ilhéou, tout paraissait léger, épuré, offert. Il ne me restait qu'à ouvrir les yeux et tendre les mains. Ce matin tout est différent. La pluie frémit sur la toile de tente. Dehors, tout est gris, ouaté, insondable. Je ne discerne pas même le lac situé à seulement quelques mètres. L'horizon s'est effacé sans laisser aucune frange à laquelle mes yeux pourraient se raccrocher pour guider mes pas. Le ciel, la terre et l'eau se fondent en une même matière qu'aucun vent ne tente de disjoindre. La bruine silencieuse et pénétrante distille une humidité qui infiltre les moindres recoins de mon bivouac. Je remise mon paquetage sur mes épaules, que je recouvre ensuite d'une large cape de pluie vermillon. Soucieux de confectionner le sac à dos le plus léger possible, j'avais hésité à l'inclure à mon équipement avant le départ. Je remercie maintenant la prudence qui m'avait finalement décidé à l'incorporer à celui-ci en dépit des cinq cents grammes de surpoids qu'elle constituait. Elle justifie enfin sa

place dans ce petit matin blême et fantomatique. Solidement étayé par mes bâtons de randonnée, je reprends une marche qui se révèle d'emblée hasardeuse.

Je reviens sur mes pas ou plutôt tente de le faire en essayant de reconnaître la silhouette de chaque amas de rochers a priori croisé la veille à l'approche du lac. Mon attention avait sans doute été détournée par la promesse de la bienfaisante baignade, car je ne reconnais aucun de ceux-là. Je devine à peine le sens de la montée de celui de la descente. Les rassurantes marques rouge et blanche du chemin balisé manquent à l'appel. Prudemment je reviens partiellement sur mes pas tentant de discerner l'une d'entre elles. En vain. Je reprends à flanc de pente ma marche en avant sur un sol terreux et détrempe parsemé de minuscules cailloux. Légèrement penché en avant, j'avance prudemment pas à pas, en veillant à assurer chacun des éléments, chaussures aux semelles cramponnées, bâtons piqués, qui me rattachent à la terre et tentent de trouver un ancrage solide à ce paysage qui fleure le néant. La pente s'accroît. Au bout de quelques minutes, préférant éloigner le risque de la glissade et de la chute, je décide une nouvelle fois de rebrousser chemin et de tenter de retourner vers le lac rassurant dont je ne peux qu'estimer la situation tant j'ai l'impression de marcher en aveugle dans une partie de colin-maillard où la brume grise s'est substituée au bandeau posé sur les yeux. Mon pied trouve un caillou solidement planté dans le sol ruisselant et en profite pour me faire effectuer un demi-tour dans un ralenti prudentiel. Tout en guettant sur les rochers proches le balisage du sentier tant espéré, j'entreprends un retour hasardeux vers le lac à pas très lents, avec un arrêt sur image après chaque nouveau pas, le temps de m'assurer de la sécurité de mes appuis.

Un infime déséquilibre, une infime distraction sous mes pieds aux aguets. Sans transition je change de scénario, brutalement, implacablement. Il ne s'écoule même pas une fraction de seconde entre, ma posture d'homo sapiens prudentiel progressant avec une infinie lenteur, et celle du pantin désarticulé qui entame une glissade à plat ventre sur une pente raide et gluante à une allure de toboggan de compétition.

Je suis empêtré dans ma longue cape de pluie. Mes bâtons de randonnée s'entrechoquent au-dessus de ma tête. Instinctivement et par réflexe, je tente de ralentir ma chute, en plantant mes doigts en râteau dans la terre détrempée qui s'enfuit entre mes phalanges, et en positionnât mes chaussures à angle droit dans une glaise d'où émergent quelques minuscules aspérités, espérant ainsi trouver un rocher pour y prendre appui. Je pousse un long cri désespéré auquel ne me répond que la légère brise qui tente en vain de dissiper la purée de pois. Ces secondes se transforment en éternité.